

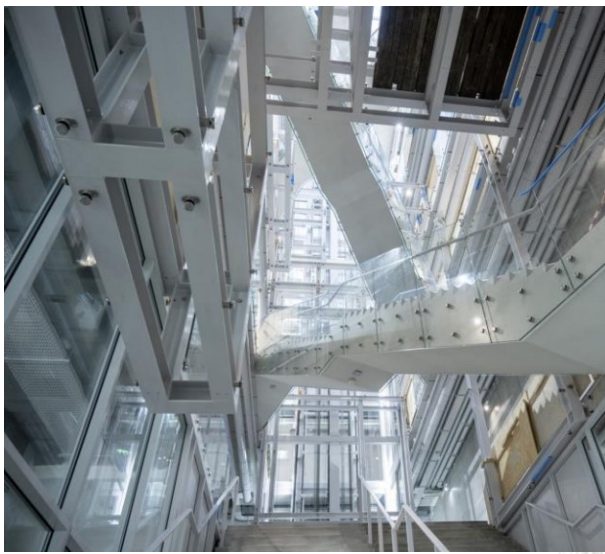
## Depot Boijmans Rotterdam



L'œuvre *Unfered clay head*, 2011 de Mark Manders ne peut certes pas laisser dans l'indifférence, surtout si un déplacement du corps dans l'espace délimité par l'œuvre, intelligemment suggéré, s'effectue. L'œuvre se donne alors avec plus de puissance encore. C'est une œuvre complexe aux allures épurées qui pose de nombreuses questions. Constituée d'éléments, de matières qui créent un jeu de forces qui se répondent les unes aux autres et s'équilibrent pour nous donner à ressentir le processus de création à l'œuvre et son point de métastabilité qui déplace les frontières conceptuelles habituelles et les oppositions. Le visage en argile friable, unifié, émerge, raffiné, subtil, parmi les diverses planches veinées, verticales, rugueuses, aux couleurs nuancées qui semblent à la fois lui laisser passage, le contenir, pouvoir le mettre en danger en suggérant l'écrasement, lui offrir aussi un abri et l'opportunité d'apparaître dans sa transcendance toujours menacée par la néantisation. Polysémie de cette œuvre.

Au coeur de la ville, espace quadrillé, imposant une temporalité cadencée, se dresse ce bâtiment si singulier, immensément ovi-forme. Le gigantesque rejoint ici le minuscule, par ce building que, comme l'oeuf, l'on tiendrait dans le creux de la main. Alors que son aspect extérieur reflète le ciel, comme pour renvoyer l'éther à lui-même – nous protéger de ce faux infini ? – l'entrée dans le bâtiment fait passer d'un climat estival à une atmosphère tamisée, fraîche. La lumière est retenue, jamais totale – sauf dans les salles les plus excentrées, à proximité des fenêtres, mais il faut s'y placer. Ainsi, l'éblouissement n'est pas imposé ; on se rappelle qu'il existe, de manière, peut-être, à mieux revenir encore à cette lumière filtrée, au coeur du Dépôt, et génératrice d'une climatique lunaire. Le noeud, la colonne du bâtiment, est un entrelacement d'escaliers, qui n'est pas symétrique – mais pas non plus désordonné. Se mouvoir dans cet espace, s'élever, étage par étage, donne le sentiment d'une exploration souterraine. Quelle que soit la hauteur atteinte, s'ouvre un sentiment de profonde intimité, car il y a les recoins, les salles s'ouvrant surprenamment, comme par l'entremise d'un détour. Enfin, ce lieu offre cette impression paradoxale de monter sous terre, et de sentir, néanmoins, le temps s'ouvrir au-delà de tout repère : le Dépôt déploie son propre ciel ... **Un de mes étudiants....**





La dimension pathique s'est amorcée sans un pathos manipulateur si ce n'est peut-être précisément un entrelacs de couleurs, une tension de blanc et de noir, des surgissements de formes dynamiques qui demeurent inidentifiables. Je ne resterai pas dans cette dimension pathique car l'envie de savoir le nom de cet artiste me taraude : Marlene Dumas, *Dead Man*. Bien évidemment, cet artiste dont j'avais découvert tout l'étendue de son art à la Biennale de Venise. « *Dead Man* » ! Je reprends du recul et, enfin, apparaît de l'indifférencié, de l'abstrait la forme d'un homme mort.

Déambulant dans cette cathédrale célébrant une autre forme de sacralité, soudain, l'énergie d'un

« Le sentir est au connaître ce que le cri est au mot... »

Les couleurs et les sons apparaissent comme des états du sujet expérimentant lui-même : « On est soi-même couleur et son »... La couleur demeure à sa place, elle exige du sujet qui la perçoit qu'il se déplace vers elle, qu'il la regarde, qu'il se saisisse d'elle activement... Tous ces aspects n'appartiennent pas à l'objet comme tel, ni même au seul sujet, mais bien à l'expérience perspectiviste du sentir, c'est-à-dire à la communication entre le Je et le Monde qui est vécue à travers le sentir...

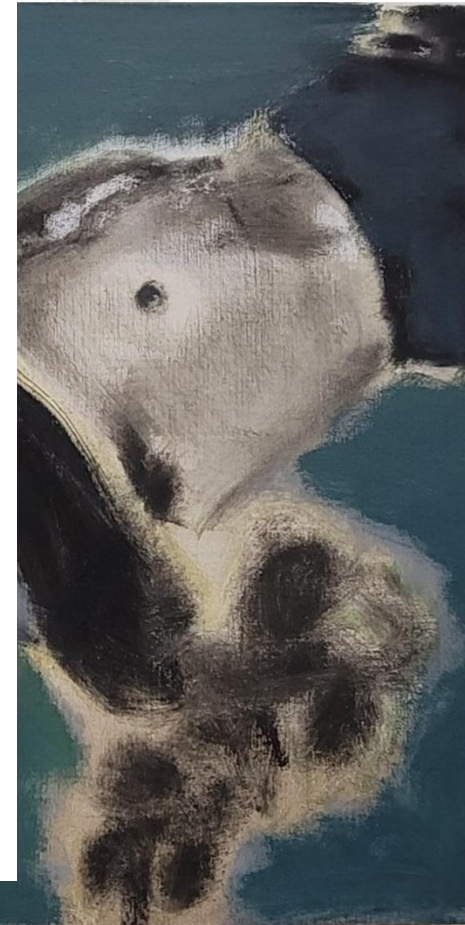
c'est précisément dans la douleur que nous ressentons l'arrivée, l'irruption de l'autre : le monde. »

Erwin STRAUS  
Du Sens des Sens



petit rectangle de couleur (28 x 17 cm) suspend mon errance. Avant toute autre forme de conceptualisation, il y a quelque chose qui suspend mon « ne-pas-y-être », *Weg-sein*, caractéristique de la déambulation, de l'errance dans un lieu immense et pléthorique. Soudain, quelque chose, quelque part, une présence en appelle à la mienne. La manière dont se meut mon corps, dont s'orientent mes sens se transforment dans l'instant qui devient *Instant*.

**Coalescence énergétique de deux corps !**



Comment ne l'avais-je pas vu plus tôt ? Ce basculement vers le figuratif s'avère irréversible. J'entre dans le gnosique. J'ai perdu cette relation à ce qui me semblait pure énergie. Je perçois, j'analyse. Ce qui vient de se passer se verbalise, est pensé et se partage avec le groupe. Telle est bien la différence entre le sentir et le connaître ? J'ai finalement traduit le sentir de l'énergie en un langage partageable mais la

chose s'est-elle pour autant donnée dans son essence ?

